

LE CAMP RETRANCHE ALLEMAND DU WERN EN PLOUNEZ (AVRIL 1942 -AOÛT 1944) ET SON IMPACT SUR LA VIE LOCALE

Jacques DERVILLY

L'article qui suit relate, à travers anecdotes, souvenirs et témoignages, ce que fut l'impact du « camp » sur la vie de ses riverains entre 1942 et 1944. A la suite de l'article, en annexe, sont donnés des renseignements que les Plounéziens ne pouvaient pas connaître à l'époque et que seuls les archives ou le recul du temps ont pu apporter.

« Le Wern » juste avant la seconde guerre

Ar Wern (l'Aulnaie) est une zone humide, faiblement peuplée, située entre le bourg de Plounez et les abords de Paimpol, encadrée par 4 chemins : Kerjicquel au nord, le chemin de Stang Nevez à l'est, Penvern, au sud et le chemin de Garden Tort à l'ouest.

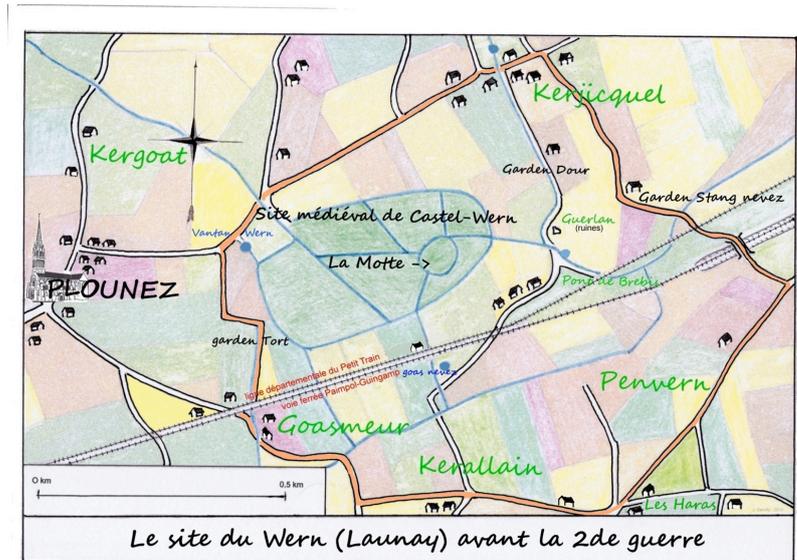
La nature et la configuration du terrain avaient favorisé, au début de la féodalité, l'implantation d'une motte castrale en zone humide (ce qui est assez rare) dont le tracé, après 1000 ans, est toujours lisible au sol.

Le Wern a toujours été un secteur réputé pauvre, d'accès difficile, presque inhabité et donc peu fréquenté. En hiver les champs et les chemins sont en grande partie inondés. Mais à la belle saison, l'animation revient dans les quelques parcelles cultivables, les jardins, et surtout dans les prairies : c'est là que le plus souvent possible on envoie les enfants garder les vaches. Or les vaches ont assez vite appris à se garder elles-mêmes car les enfants, nombreux, préfèrent se retrouver pour se distraire. (Il y a ceux des fermes de Kerjicquel, ceux des fermes du bourg et, au delà du bourg, de Kereis . Il y a aussi les enfants qui viennent en copains, des fils de marins ou de l'instituteur par exemple). Tout ce monde joue, invente des distractions, et s'occupe. Le Wern, avant la guerre, c'est le terrain de rencontres et de jeux pour les enfants.

Depuis 1894, le secteur est coupé en 2 par la voie ferrée Paimpol-Guingamp puis, depuis 1920, par celle du petit train d'intérêt local Paimpol-Tréguier. Longeant la « petite ligne », un sentier a fini par se tracer entre Paimpol et Plounez et sert de raccourci aux piétons.

I - LES DEBUTS DU CAMP

C'est au ras de ce sentier et des voies ferrées que se trouve, en cette mi-avril 1942, la maison neuve de la famille Berthet. Le petit Ange et ses parents ont remarqué depuis quelque temps la présence de militaires allemands qui, cartes en main, arpentent le secteur, prennent des mesures et plantent des piquets.



Dans les mêmes jours, Yvon Henry, coiffeur à Goasmeur, sa femme, *Marie Veï*, repasseuse de coiffes, et leurs trois enfants, guettent le passage d'invités se rendant à une noce au bourg quand ils voient soudain arriver un groupe d'une quinzaine de soldats allemands qui tirent une mitrailleuse montée sur un chariot. Ils viennent de Penvern, et vont s'installer dans le premier champ après les voies ferrées. La mitrailleuse est provisoirement positionnée, du fil de fer barbelé déroulé, une guérite montée et immédiatement pourvue d'une sentinelle.

Très vite, un grand périmètre est complètement fermé d'abord par un seul puis deux puis trois murs de barbelés séparés par des champs de mines. Des panneaux « ACHTUNG MINEN » sont disposés tout autour. Dans le même temps, on voit arriver des « équipes de travail » composées de Français requis et portant brassard, chacun muni d'une pelle et d'une pioche. Ces équipes sont encadrées par des soldats armés. Les voies ferrées qui traversent le camp vont permettre l'approvisionnement en matériaux, en matériel puis en munitions, et priorité sera toujours donnée aux besoins de l'occupant, au détriment du trafic français.

Les expulsions

Trop gênante, la famille Berthet, dont la maison en plein centre touche le PC, est expulsée et relogée de façon sommaire. Il va en être de même pour quelques autres familles de *Pont de Brebis*. Quant à l'imposante demeure de *Werlañ* (un beau vieux manoir en ruines), elle va être rasée de même que trois des quatre maisons voisines afin de dégager la vue autour du camp.

Du côté de *Goasmeur*, quatre maisons sont vidées de leurs occupants : deux au nord de la voie (*les demoiselles Thomas et la famille Bonniort*), deux au sud (*les familles Péron et Henry*). Les hameaux de Kerjicquel et de Penvern sont épargnés malgré leur proximité avec le camp.

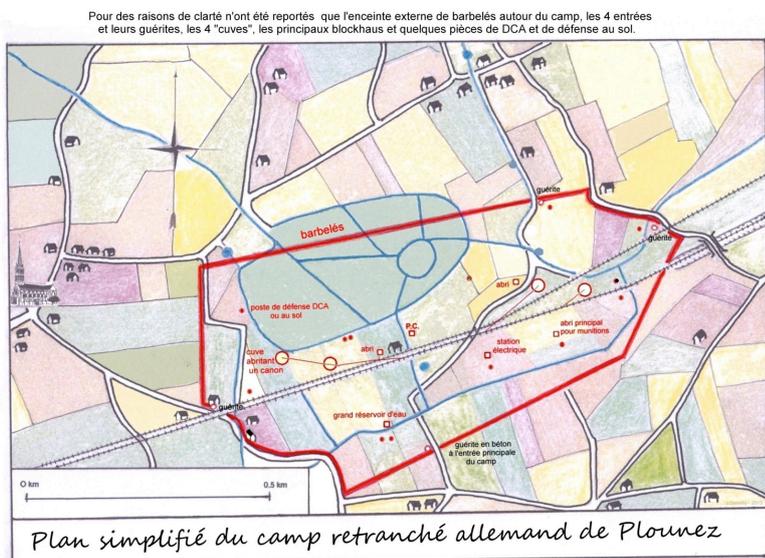
Afin de poursuivre son activité de coiffeur, M. Henry, exilé avec sa famille au hameau de Landouézec, installera son « salon » au bourg dans une dépendance du presbytère prêtée par le recteur.

Les familles Thomas, Bonniort et Péron qui avaient quelque temps hébergé des réfugiés du Nord en 1940 vont devoir à leur tour en 1942 aller chercher asile ailleurs à Plounez.

II- LE CAMP Avril 1942-août 1944

Le camp en cet été 1942 est désormais entièrement allemand. A chacune des quatre entrées, fermées par une barrière, veille un garde armé, casqué et botté. Les défenses anti-aériennes et celles au sol sont renforcées par des socles et abris en béton. Les guérites sont en bois sauf celle de l'entrée principale qui est en béton.

Les travaux se poursuivent sans arrêt dans le bruit assourdissant des bétonneuses ; la nuit, des projecteurs éclairent le chantier. Des tonnes et des tonnes de galets (en provenance du Sillon du Talber et acheminés par bateau et voie ferrée) entrent dans la construction des blockhaus et des quatre grandes cuves où seront installés les canons. La terre pour enterrer ces cuves est raclée dans les champs



environnants. La main d'oeuvre est composée en grande majorité d'hommes requis. Des « volontaires », souvent chômeurs attirés par la perspective d'un salaire, s'embauchent aussi. (Il y aurait même eu d'ex-réfugiés espagnols).

Bientôt, les quatre grosses pièces d'artillerie arrivent : M. Louis Le Page qui était ce jour-là chez ses grands parents à Kerbiguet se souvient de voir arriver lentement un convoi très spécial par la voie ferrée de Guingamp qui longe la ferme : sur une plate-forme est posé un canon énorme, entouré de soldats en armes et précédé d'une mitrailleuse elle-même posée sur sa propre plate forme. Impressionné, le jeune garçon rentre bien vite et n'en verra pas davantage!

Au tout début, et pour quelque temps, le « camp » n'est cependant pas totalement interdit aux occupants expulsés : par exemple, M Péron est autorisé à ramasser, en présence d'un soldat, les pommes de terre plantées dans le jardin familial désormais derrière les barbelés. M. Hervé, cultivateur, est autorisé à faire et à rentrer sa moisson (On est en été 1942). M. Francisque Le Roux de Kerjicquel est le cultivateur le plus pénalisé car bon nombre de ses champs sont à l'intérieur du camp. Suite à sa réclamation, il pourra continuer quelque temps d'y conduire ses vaches si elles sont gardées par des personnes autorisées, (dans la mesure du possible par ses enfants) et s'il fournit gratuitement une certaine quantité de lait au camp.

Comment le camp est-il perçu en 1942 vu par une fillette de 8 ans.

La première fois que la petite Jeanne Le Roux, 8 ans, voit les Allemands en uniforme arriver à la ferme familiale, elle en est terrorisée : c'est qu'ils viennent chercher son père ou ses frères ou bien la tuer, elle. Or c'est elle qui, en compagnie de son frère Jacques (13ans) devra entrer dans le camp garder les vaches, et pour cela passer devant la sentinelle armée qui, un jour la soulèvera dans ses bras, pour la rassurer! Résultat garanti! Une autre fois, s'étant approchée trop près des barbelés, elle est chassée par un soldat qui la menace de son fusil. Un autre jour, alors qu'elle s'est abritée de la pluie près de l'entrée d'un blockhaus, elle entend une sonnerie qui la terrorise : c'est un téléphone (appareil qu'elle n'a encore jamais vu ni entendu) ! Un dernier exemple : un soir d'été qu'elle jouait dehors avec d'autres enfants après l'heure du couvre-feu, la sentinelle du camp vient tirer en l'air, et peu après, des soldats arrivent à la ferme pour sermonner les parents : la fillette imagine alors le pire...et va se cacher dans une lessiveuse !

Elle aura sa petite revanche le jour où un soldat à l'intérieur du camp lui réclame un verre de lait frais : elle le guide vers la vache la moins docile de son troupeau, qui « comprend » le message et bouscule soldat, timbale et lait.

Voici une autre anecdote survenue à une autre enfant : Mme Guédé (alors âgée de 10 ans) et deux ou trois camarades de son âge, ont remarqué, depuis la cour d'une ferme de Penvern où ils jouent, le passage régulier de cyclistes allemands qui se rendent à un café près du camp. Cachés derrière un mur, ils les aspergent d'eau avec des pipettes. Un jour, les soldats qui viennent d'être arrosés mettent pied à terre... Inquiétude des enfants! Vont-ils être arrêtés par les soldats ? Mais non, ces derniers, tout en parlant, revêtent leurs imperméables et remontent à vélo..! Cette anecdote, ainsi que d'autres recueillies par ailleurs, est révélatrice d'une certaine « complicité » avec les enfants que les Allemands semblaient avoir pour consigne d'entretenir.

Comment est vu le camp par les adultes?

Par la force des choses, le camp fait désormais partie du paysage quotidien, et la vie doit s'adapter autour de ce lieu interdit sur lequel on ne sait rien de précis, sinon qu'il est menaçant. On dit par exemple qu'il y a 200, 300 hommes, peut-être plus, que les canons peuvent tirer jusqu'en Angleterre, que Rommel est venu l'inspecter... Malgré tout, du sol, depuis Kerjicquel, et à travers les

barbelés, on voit un peu ce qui se passe car les talus ont été dégarnis de leurs arbres : on voit les filets de camouflage des canons, les nids de mitrailleuses, les dos massifs des blockhaus, du linge à sécher, et le va-et-vient des soldats qui poussent des wagonnets. On entend surtout les préparatifs des tirs d'entraînement ou, plus rarement, réels des canons. Des ordres sont criés (qu'on imite ainsi : « Plouz, heïl » *paille, orge*), des moteurs ronflent, les fûts des canons se dressent ; puis viennent les tirs eux-mêmes, assourdissants, qui ébranlent les bâtiments, cassent parfois les carreaux, renversent les objets sur les les étagères et effraient le bétail¹. Cela entretient la peur dans le voisinage qui craint les « répliques » des Alliés. Les enfants, en particulier, dorment mal.



*Le bourg de Plounez vu du camp allemand
(doc. GERFAUT)*

Le bourg vit aussi chaque jour sous le regard d'une sentinelle installée dans le clocher et reliée (par téléphone) au camp. Il a des jumelles... et une fronde avec laquelle il blessa un jour d'une pierre l'institutrice, Mlle Le Goff, de surveillance dans la cour de l'école. Une autre fois, le guetteur se montrera plus « utile » en aidant Mme Le Gonnidec, cultivatrice au bourg, à retrouver une de ses vaches échappée d'un champ! Mais cette surveillance est mal vécue. M. H. Le Moullec raconte plaisamment comment chaque dimanche, aux vêpres, les paroissiens ont une petite revanche : un verset d'un psaume chanté en latin dit ceci : « *De torrente in via bibet, propterea et exaltabit caput* » Toute l'assemblée se lâche sur le *caput* à l'intention du guetteur qui là-haut ne se méprend sûrement sur le sens à donner au *caput*.

Un soldat nommé Séraphin a laissé une triste impression dans la population : Personne ne sait exactement qui il est, Alsacien ou Allemand avec une bonne maîtrise du français ? Son « travail » consiste à aller de ferme en ferme en quête de ravitaillement, mais surtout de renseignements. Il essaie pour cela de s'attirer les bonnes grâces des enfants. Un jour, par exemple, il installe deux garçons à une des mitrailleuses à l'intérieur du camp. Les parents n'ont pas beaucoup aimé !

Les contraintes sur la vie quotidienne liées à l'existence du camp

Outre les contraintes liées à l'occupation allemande depuis juin 1940 (heure allemande, déplacements limités, interdiction d'écouter la radio de Londres etc.), il va y avoir celles liées à l'existence du camp. Il faut livrer encore plus de denrées et fournitures. Il y a aussi les réquisitions de personnes. C'est le garde-champêtre M. François Henry (et plus souvent son fils Albert) qui remet les ordres de réquisition en se protégeant des récriminations derrière un prudent : « *Ordre des Allemands* ». H. Le Moullec se souvient de voir, parmi tant d'autres hommes requis, l'abbé Kerlévéo de Paimpol ainsi que M. Mercier, son instituteur de Plounez, « occupés » à creuser des tranchées le long de la voie ferrée.

L'activité rurale est bien perturbée : des familles aux revenus modestes comme celles de M et Mme Hervé ou de M et Mme Scouarnec, doivent se séparer, la première d'une de ses trois vaches, la seconde de ses trois bêtes, faute de pâtures pour les nourrir. Or la vente du lait et de beurre est une

¹ Un exemple parmi d'autres : M. Péron et son fils François descendaient d'Yvias livrer des pommes de terre à Paimpol. Soudain, dans la « vieille côte », une détonation venue du camp surprit le cheval qui tomba sur ses deux pattes de devant! (récit de M. Fr. Péron, XI 2014))

importante source de revenus. Quant à M Francisque Le Roux, à la tête d'une ferme importante, il devra trouver d'autres pâtures pour son grand troupeau et aller jusqu'à Plouézec en quête d'autres terres à cultiver.

C'en est aussi fini des rassemblements et des jeux d'enfants au Wern. La jeune Albertine, 17 ans, continue de venir chaque jour de Kereïs avec son troupeau (au sein duquel il y a une *Alsace* et une *Lorraine*) mais elle reste de longues et tristes heures, seule dans une prairie traversée par les barbelés et parsemée de panneaux signalant les mines.

Moins de pâtures, moins de terres, moins de main d'oeuvre (beaucoup d'hommes sont prisonniers), cela veut dire moins de rendement. Pourtant les Allemands sont de plus en plus exigeants et méfiants. Et, près du camp, l'élevage ou l'abattage clandestin de bétail est également plus difficile ! Le ravitaillement se fait tant bien que mal pour de nombreuses familles. Le maire, Guillaume André, pris entre le marteau et l'enclume, n'a pas la tâche facile, mais il est très apprécié de ses administrés, car il s'efforce toujours d'intercéder en leur faveur. Comme pour ce cultivateur qui a du mal à faire face depuis la maladie et le décès de sa femme, et qui obtiendra, grâce au maire, un délai pour livrer les quantités exigées.

Le ravitaillement des Allemands se fait donc sur réquisition, mais on sait qu'à l'intérieur du camp, les soldats élèvent deux vaches (qui ont dû donner des veaux puisqu'elles ont été inséminées gratuitement chez un éleveur plounézien) ; ils ont aussi des lapins, des poules et même un cochon. On aperçoit aussi depuis la route, des carrés de pommes de terre cultivés « à l'allemande ». Les vergers, à l'intérieur du camp, donnent des fruits. Mais tout cela est bien insuffisant. Pour améliorer leur ordinaire, les soldats vont donc chez les cultivateurs. Certains refusent (« *Rendez-nous nos prisonniers d'abord* » disent-ils). Les passagers du train voient souvent monter à la Halte un soldat avec son vélo flanqué de grandes sacoches. On le voit revenir le soir et descendre les sacoches pleines. Des vols sont commis dans les champs. Une fois, Amélie Fretté ira se plaindre à la kommandantur d'un vol de pommes de terre ; elle sera dédommée d'une quantité égale... volée -apprendra-telle plus tard- à un autre Plounézien. D'autres vols ont eu lieu, surtout du fourrage frais pour les chevaux et en grande quantité. L'occupant impose sa loi.

On sait qu'il y a, dans le camp, deux chevaux $\frac{1}{2}$ sang réservés à deux officiers pour leurs loisirs et leurs rondes dans la campagne. Un homme de Landouézec se rappelait avoir été à la fois fasciné par les chevaux et terrorisé par leurs cavaliers qui, parfois, le questionnaient. Il s'efforçait de répondre de façon vague, comme ses parents lui avaient dit de faire, mais avec la peur au ventre.



M. Fraval, des haras de Lamballe, son épouse et son fils Jules.(coll. Part.)

Le camp s'étend jusqu'aux abords de la ville, à toucher Tournebride.

Les soldats du camp en permission de sortie vont à Paimpol plutôt qu'à Plounez. En effet, dès Tournebride, c'est la ville ; il y a des commerces (des cafés-restaurants-épiceries, des magasins, des garages, des artisans) et de l'animation. Et là, on ne parle pas breton, langue dont ils se méfient !

Quand certaines pièces de matériel du camp doivent être réparées, les soldats viennent au grand garage de machines agricoles de M

Gérard qui avoisine le camp, et ils s'installent en maîtres aux établis. Le propriétaire accepte cette intrusion d'assez mauvaise grâce, ce qui lui vaut d'être traité parfois de « *gross terroristr* », mais sans que ça aille plus loin.

Un passe-temps original entre février et la mi-juillet chaque année consiste, pour les enfants, les adultes, puis les soldats allemands, à venir observer la saillie des juments à la station de Penvern-Plounez qui est tenue par M. Valentin Fraval, palefrenier, détaché des haras de Lamballe. Il vient avec 4 étalons. Les haras vont jouer un rôle important et méconnu pendant l'occupation : celui de boîte à lettres entre différents maquis ; en effet, les propriétaires des juments, venant des environs et même du Trégor grâce à leurs laissers-passers, vont servir d'agents de liaison.

Il arrive que de jeunes soldats, nouent des contacts avec la population, comme ce jeune Allemand qui, sur le point de partir sur le front est, déclare dans un commerce : « *Quand la guerre finie, moi revenir ici* ». Il n'est jamais revenu. On se souvient aussi que lorsqu'il y eut le feu dans une maison, les Allemands sont venus aider à l'éteindre. Voici un dernier témoignage assez touchant : « *Tous les mercredis, les allemands procédaient à des tirs d'essai qui étaient bruyants. Une fois, une petite fille du quartier eut la méningite et il ne fallait pas de bruit. Une voisine alerta un responsable du camp qui exceptionnellement annula les essais de tir. Quelques jours plus tard, un médecin du camp vint en personne s'enquérir de l'état de santé de la fillette.* »

Chaque soir, après le couvre-feu, des patrouilles font des rondes en ville, dans le bourg de Plounez et les hameaux, et frappent aux carreaux des maisons d'où filtre de la lumière. « *Défense passive* » entend-on. En effet, il ne faut pas « renseigner » l'aviation alliée, surtout vers la fin 1943 et en 1944 quand la nervosité gagne les troupes allemandes : les contrôles sont plus fréquents, il y a des rafles, on cherche les résistants. Les passages d'avions créent aussi une ambiance spéciale dans la population : il y a en particulier ces passages de bombardiers très haut dans le ciel « *Dans le soir, se souvient M. Mével de Penvern, on entend un gros grondement de moteurs bien avant de voir les avions arriver d'Angleterre pour aller bombarder Lorient ou Brest. Puis on les voit passer en formation triangulaire dans un bruit impressionnant. On les entend longtemps encore et quelque temps après, on aperçoit des lueurs dans le ciel. Alors on plaint les gens pris sous ces bombardements...et on craint que notre tour arrive* »². Il y a aussi, à plus basse altitude, les survols du Trieux, des camps de Plounez et Guilben et des voies ferrées par les avions alliés. La DCA allemande réplique. On va alors se mettre à l'abri dans les tranchées creusées près de chaque maison, ou bien là où on peut : un fossé, un talus. Après coup, on trouve des éclats d'obus ou des douilles un peu partout. On ne se sent à l'abri nulle part, mais, dans le même temps, on espère que ce sera bientôt fini.

Renforcement du dispositif de défense allemand.

Dans la crainte d'atterrissages de planeurs alliés, l'occupant fait planter des poteaux dans les grandes parcelles autour du camp. Ce sont donc de nouvelles réquisitions d'hommes et d'attelages et de nouvelles corvées d'abattage d'arbres. M. le Hégarat se souvient de voir arriver une équipe à Kernuet au moment où on s'apprête à planter des choux. « *Laissez les poteaux là, nous les mettrons nous-mêmes* » dit le père. « *Sûrement pas, répond Séraphin, vous ne feriez pas les trous assez profonds* » et il ordonne de commencer le travail. Le 27 juin, jour de son anniversaire, M. Louis Le Page (père) voit décharger des poteaux en bois dans une parcelle sous avoine d'un ha, à la sortie du bourg de Plounez. Quand il déclare au gradé allemand que voilà un drôle de cadeau, ce dernier, très courtois, ordonne de ne planter que 4 poteaux au lieu des 5 prévus pour un ha et, dans la foulée, offre un cigare à M. Le Page! Quant à la grand'mère maternelle de Pierrot Fretté qui est cultivatrice à Poulvang, elle fait carrément enlever des poteaux nouvellement plantés dans une parcelle sous blé.

² Il y eut, en particulier, un combat aérien un 31 décembre (1943?) au-dessus de Plounez (*témoignage de M. H. Le Moulllec*)

A l'Allemand venu demander des comptes, elle rétorque : « *Vous ne mangez pas de pain, vous, Monsieur?* » Les poteaux seront bien sûr replantés!

Les temps sont durs et la souffrance est grande

A propos de pain, la population est à bout et manque de tout, surtout de pain. Voici l'appel lancé par le recteur de Plounez le dimanche 2 juillet 1944 : « *Vendredi prochain, collecte de ce qui reste de blé pour procurer à tous un morceau de pain. Donnez s'il vous en reste par pitié pour ceux qui n'ont pas de pain et dont le nombre va en augmentant tous les jours. L'aumône ainsi faite ne vous appauvrira pas.* »

En ce même juillet 1944, l'avancée rapide de l'armée américaine en Bretagne contraint les Allemands de Paimpol et des environs à précipiter leur propre évacuation vers Brest. Ils réquisitionnent alors, à la hâte et sous la menace, chevaux, charrettes, tombereaux, bicyclettes, provisions fraîches ou salées, conserves, poules, lapins, oeufs, boissons, alcools etc. etc., qu'ils regroupent au camp du Wern. Des hommes sont recherchés, (M. Paul Jacob de Kergoniou, par exemple), peut-être pour servir de guide, de bouclier humain ou d'otage, et doivent se cacher. La situation devient confuse. Les familles sont apeurées.



Jules Fraval à cheval ; on aperçoit derrière lui le grenier d'où les patriotes observeront le camp allemand (coll. part.)

Les Allemands tentent de fuir.

Du côté de Tournebride, les Allemands se sentent en danger car, se souvenait Jules Fraval, le fils du palefrenier, des résistants viennent observer le camp depuis les lucarnes du grenier des Haras. Il y a à plusieurs reprises des échanges de coups de feu et de tirs de mitrailleuses qui vont vite détruire la porte de la station. M Fraval doit en urgence évacuer sa famille et ses étalons à la ferme de Coat-Friti en Plourivo, chez Honoré Mignot.

Le 4 août 1944 de bon matin, Joseph Henry, 19 ans, de la ferme de Kergoat descend avec ses 2 chevaux par le chemin de Kerjicquel pour aller dans un de ses champs. Il croise des Paimpolais qui lui disent de rebrousser chemin car les Allemands vont faire sauter les **quais** et **la ville**. Voilà pourquoi eux-mêmes fuient vers Plounez.

Au même moment (vers 8 heures du matin) dans le bourg, des paroissiens qui sortent de la messe du 1er vendredi du mois voient des Allemands énervés qui ordonnent à tout le monde de partir car le **camp** va sauter et le **bourg** risque d'être détruit dans les explosions !

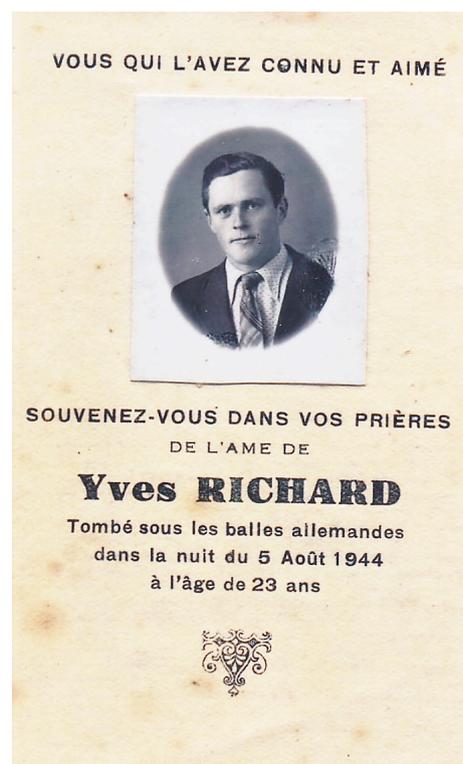
Vers 9 heures, les Allemands font sauter les munitions entreposées dans le bois de Kergoniou, sans causer de dégâts. Plus tard, nouvelles explosions. Cette fois c'est le « camp » allemand du Wern qui saute, ébranlant seulement (!) murs et vitres et projetant alentour des blocs de béton.

Que font tous les Allemands ce jour-là? Des témoins disent les avoir vus vers Kergrist, d'autres disent les avoir vus errer un peu partout du côté de Mézou Goué, Landeby, Kernuet, Pencrec'h.

Ils semblent perdus, débraillés, affamés. Quelques déserteurs et soldats égarés se sont rendus à des particuliers qui les remettent à des résistants.

Dans la soirée, la famille Le Hégarat aperçoit les Allemands regroupés près de leur ferme de Kernuet à la sortie du bourg. La nuit venue, ces soldats tentent de se rendre vers une maison réquisitionnée à Kergoniou et, passant près de l'église, voient un attroupement de gens en liesse qui se croient libérés. Les cloches sonnent. Quelques Allemands rendus furieux par cette initiative entrent dans l'église et tirent sur les sonneurs. Un jeune est mortellement blessé (Yves Richard), deux autres blessés et quatre autres faits prisonniers. Un s'évadera, les trois autres seront torturés et tués. Dans la même journée, à la ferme du Petit Kergoniou, Marie-Thérèse Le Roux qui refuse de servir du lait à un Allemand reçoit une balle dans la jambe et devra être amputée.

Dès le lendemain, les Allemands, n'ayant nulle part où aller, reviennent au camp (avec chevaux, charrettes et provisions). Ils n'ont plus guère que des armes légères pour se défendre puisqu'ils ont fait sauter les soutes à munition avant de fuir. Pour mieux se protéger, ils vont alors semer des mines autour du camp : Le vieux « Jakez » de Penvern sera grièvement blessé en prenant dans ses mains une mine « abandonnée » par terre sur le bord de la route. Les sentinelles postées autour du camp sont nerveuses, ne laissent personne approcher et mettent tout de suite en joue. Même assiégé, l'occupant reste dangereux comme ce lundi matin 7 août lors des obsèques d'Yves Richard devant une foule considérable qui déborde de l'église dans le cimetière et sur la place du bourg. Soudain, irruption de soldats allemands à la recherche de jeunes plouneziens en fuite. La dispersion rapide de l'assistance est heureusement suivie du retrait des Allemands. La cérémonie sera reprise et terminée dans l'après-midi



Yves Richard, victime de la tragédie du clocher (coll. part.)

en présence de la seule famille et de quelques proches.

De plus, tous les jours qui suivent, le camp est exposé aux raids des avions alliés qui survolent le bourg et piquent sur le camp³. Un bombardement allié, le lundi 14 août, va frapper Plounez : il tue un artisan dans son atelier (Antoine Henry), éventre l'école des filles, fait sauter les carreaux du bourg et les vitraux de l'église.

Le lendemain soir, mardi 15 août, a lieu une autre tragédie : huit jeunes patriotes, pensant faciliter l'avancée américaine par la



Mme Jeanne Dauphin de Penvern près du monte-paille tragique. (coll. part.)

³ Mgr Kerlévéo dans son ouvrage *Notre-Dame de Paimpol* (1946) donne des précisions sur ces bombardements (pp 98 et ff)

route de Penvern, sont tués dans l'explosion d'un monte-paille piégé et placé en travers du chemin par les Allemands.

Plusieurs jours se succèdent dans l'incertitude et l'inquiétude. La plupart des Plounéziens du bourg et de ses abords ont fui le plus loin possible vers Traou-Scaven, Landouézec, Poulranet, Le Boutoul, Plourivo : des familles de Penvern, (dont les Fraval), se retrouvent à Coat-Friti. Ceux qui ont préféré rester se terrent chez eux ; personne ne sait ce qui se passe vraiment ; on sait les Allemands perdus, mais on craint toujours leur réaction ainsi que les bombardements alliés. Une tradition locale⁴ affirme qu'un Plounézien, Francis Deléry, pilote de chasse de l'Aéronavale affecté à la RAF, a survolé la zone de Paimpol (et la maison familiale de Penvern) au cours de cet été 1944.

L'enterrement d' Antoine Henry qui avait été annoncé pour « *quand on pourrait le faire* », a lieu le **mercredi 16** dans l'après-midi, à la hâte, sous des passages d'avions qui bombardent le camp tout proche. On entend aussi des tirs de chars américains provenant de Pleudaniel. « La population est traumatisée, lasse, abasourdie. » (*Témoignage de l'abbé Le Gallou, vicaire de Plounez à cette époque*)



Inscription au dos de la photo : « Souvenir d'un dimanche à la campagne pendant les bombardements, Plourivo 13 Août 1944 » (coll. part.)

Les Américains arrivent



Soldats américains et enfants de Kergrist (coll. part.)

Le soir même de cet enterrement, mercredi 16 août, les Américains franchissent le Trieux. Quelques chars s'installent dans un champ près de Kergrist et tirent des obus vers le camp. Un obus tombe à Pencrec'h dans un champ de blé javelé dessinant, disait Joseph Henry, une belle couronne de tiges et d'épis !

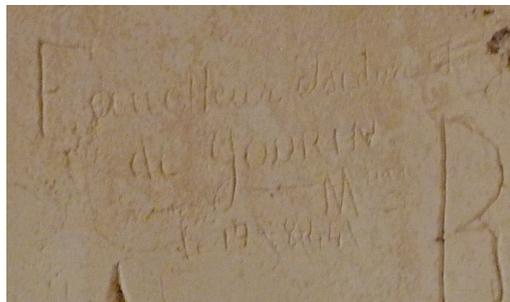
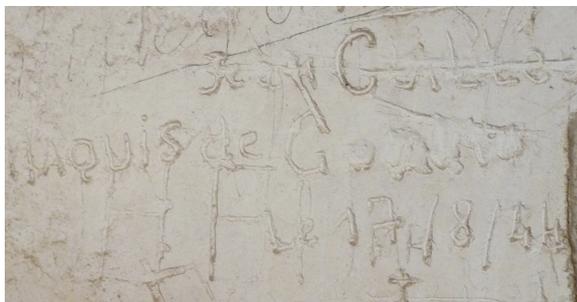
Puis les chars et les jeeps arrivent à Pencrec'h, d'où l'on domine Paimpol et le camp de Plounez. Un char se positionne dans un champ en haut de côte et tire un ou plusieurs obus sur le camp. Dans les mêmes moments, ajoute M. Le Chevert, des tirs mal réglés provenant de chars en position à Plourivo ou Penlan viennent fracasser des arbres de Kerraoul et endommager deux hangars. Soudain, au dessus du camp s'élève une fusée blanche puis est hissé un drapeau blanc, bien visible depuis Pencrec'h. Les Allemands se rendent. Il fait encore jour, mais la nouvelle reste confidentielle car personne n'ose sortir pour l'annoncer⁵.

Le lendemain matin, jeudi 17 août, la nouvelle se répand immé-

⁴ Tradition locale en partie confirmée par les recherches de M. Y. de Sagazan (*Les Carnets du Goëlo, N°17 -2008*)

⁵Ce même jour à Plounez, les Allemands qui occupaient la caserne du Trieux depuis 1942 se sont fait conduire à Lézardrieux pour se rendre aux Américains (témoignage de M. Louis Guillermic du 25 VI 1984). Ceux de Landeby, installés depuis 1943, s'étaient déjà repliés sur Loguivy dès le 4 août (témoignage de Mme A. Jacob de Landeby le 1 XII 1984).

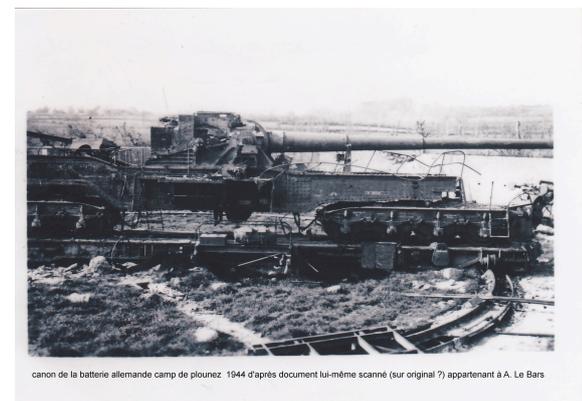
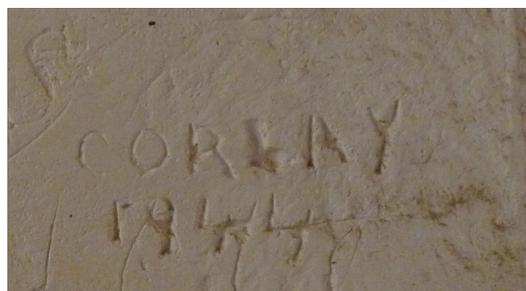
diatement. Les gens sortent. La route de Paimpol à Lézardrieux est encombrée de toutes sortes de véhicules militaires, de soldats américains et de civils français allant dans tous les sens. Les Américains ont bivouaqué dans les champs de chaque côté de la route et sont accueillis à bras ouverts par les habitants. Des « Patriotes » appartenant à des maquis de l'intérieur et arrivant de Plourivo par Landouézec rejoignent les « Résistants » locaux dans le bourg de Plounez. Certains montent dans la



tour du clocher où s'était déroulée la tragédie du 4 août. Cette animation bruyante est toute la matinée couverte par le passage des avions qui vont pilonner Guilben.

Ci-dessus et dessous : inscriptions de maquisards dans la tour de l'église de Plounez

Dès la reddition du camp connue, le maire en confie la garde au bataillon FFI de Paimpol. Mais les gardes sont bientôt débordés car c'est la ruée générale et le pillage systématique, qui va durer des jours et des jours. Chacun veut repartir avec quelque chose : meuble, matériel, outils, câbles, cartouches, provisions etc. Il ne reste bientôt plus rien ! Joseph Henry vient récupérer son tombeau réquisitionné et abandonné là, vide bien entendu.



canon de la batterie allemande camp de plounez 1944 d'après document lui-même scanné (sur original ?) appartenant à A. Le Bars



Ci-dessus et dessous : photos prises par des visiteurs après la reddition du camp. (coll. part.)

Un autre cultivateur trouvera ses chevaux errant dans un chemin. Mais pour presque tous les autres, ce qui a été réquisitionné est perdu.

Miraculeusement, il n'y aura pas d'accidents graves : les zones minées sont suffisamment dissuasives. Cependant, des imprudences sont commises : des cartouches mises à sécher dans le fourneau explosent au visage d'une femme. Deux enfants seront blessés en allumant des mèches, l'un aux yeux, l'autre aux mains. Deux hommes partis chercher une vache égarée dans un champ de mines sont blessés dans une explosion. Mais la vache s'en sort indemne.

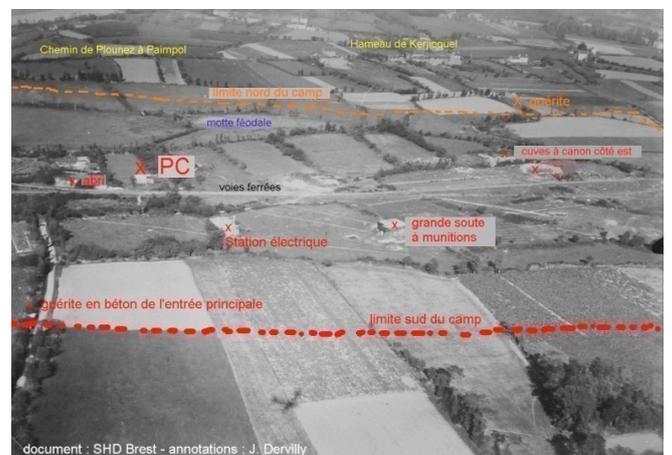
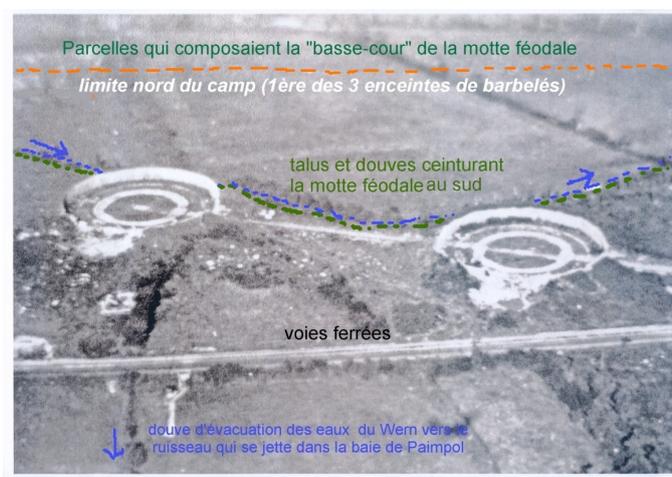
Comme ailleurs, les jours qui suivent la libération vont être marqués par quelques scènes pénibles dues à une justice parfois expéditive.

Parlons une dernière fois de Séraphin : au cours d'un rassemblement, son effigie est promenée dans le bourg puis brûlée sur un bûcher. La foule, en liesse, danse et chante : « *Séraphin est brûlé, vive la République, Séraphin est brûlé, vive la Liberté* ».

Après quelque temps, les canons du camp sont retirés de leurs cuves et acheminés jusqu'à la gare de Lancerf où, mis sur une voie de garage, ils serviront de « jouets » aux enfants.



Ci-contre : vue générale du camp en 1946. Au fond : le Trieux et la rive trégorroise, à mi-distance : le bourg de Plounez.
Ci-dessous : extrémités ouest et est du camp. (doc. SHD Brest) -annotations : J.D.



Et ensuite :

.....Les champs de mines vont être nettoyés par des prisonniers de guerre allemands puis rendus à l'agriculture. Les derniers terrains déminés ne sont rendus à leurs propriétaires qu'en avril 1946.

En septembre 1946, a lieu la pénible tâche d'exhumer les corps des trois Plounéziens tués lors de la fausse évacuation des allemands en août 1944 : « *Sur les renseignements d'un soldat polonais incorporé dans l'armée allemande d'occupation, lit-on dans le Journal de Paimpol, 3 corps sont mis à jour à l'intérieur du camp et identifiés : MM Louis Le Normand, Emile Le Cor et Jean Le Merrer. L'abbé Guillaume Renan, prévenu, se rend sur les lieux et bénit les corps des malheureux en présence des prisonniers allemands, au garde-à-vous et tête nue* ».



Emile Le Cor 1908-1944

Et depuis

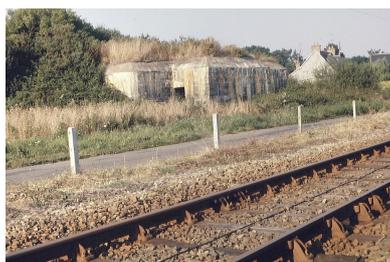
Pendant quelques années, les vestiges en béton continueront de servir de terrain de jeu aux enfants, de domiciles à des « sans-abri » ou seront intégrés dans des propriétés privées. La réserve d'eau devient « la piscine » : Ecoutons M Jean Le Meur se souvenir : « *Je me rappelle en 1948 ou 1949, être allé avec deux camarades, à l'intérieur de cette construction où stagnait une eau profonde et croupissante.*

L'un de nos compères disposait d'une chambre à air volumineuse qu'il gonflait et qui nous permettait de naviguer sur cette fange immonde au



Le site de Goas Nevez (voir emplacement sur le plan, supra p.1) photographié sous le même angle en 1938 (coll. part.) et en 1970 (coll. part.)

risque, bien sûr, d'une noyade, [D'autres camarades] fouillaient les blockhaus, ramenaient des bal-



Certains vestiges sont toujours là (guérite en béton); d'autres ont disparu comme ce blockhaus détruit en 1983 . A droite : vestiges métalliques et bombe non-explosée

les et munitions de différents calibres, puis en extrayaient la poudre qu'ils faisaient péter alors que nous nous cachions derrière les fortifications de béton pendant leur combustion. »

Puis le temps passe. Bientôt, toute la partie au nord de la voie ferrée (la seule ligne qu'il reste depuis la suppression du « petit train » en 1950) est recouverte d'une végétation épaisse et foisonnante, presque impénétrable : c'est l'oubli progressif et collectif de ce « camp » de sinistre mémoire, tandis que, dans le même temps, toute la partie au sud de la voie ferrée se transforme en zone artisanale... souvent inondée à ses débuts.

Certains blockhaus qui gênent l'aménagement du quartier sont (difficilement) détruits. Parfois et tout récemment encore, l'on trouve des vestiges métalliques et même des bombes non explosées dans le sol.

En 2000, l'association Bevan e Plounez estime qu'il est temps de mieux faire connaître cette histoire et, avec l'aide des services techniques, dégage une première cuve. Les Services techniques en dégagent une deuxième. Le site des batteries, par son étrangeté, suscite aujourd'hui un regain d'intérêt, intrigue les visiteurs et attire les artistes. En juin 2014, un panneau d'information (réalisé par le Service Culturel et les services techniques d'après la documentation fournie par Bevan e Plounez) a été installé près du site et officiellement inauguré par



Aquarelle de M. Y. Le Duigou - 2014



2 vues de l'inauguration (voir album photos les dossiers du site)

MM Jean Yves de Chaisemartin, maire de Paimpol et Michel Noël, président de Bevan e Plounez. A cette occasion il y eut une visite guidée et commentée par MM Jean Jacob, ancien président de Bevan e Plounez et Ange Berthet, mémoire vivante de ce site historique.

Conclusion : Quel avenir pour ce site?

A moins de 1 km ½ du centre de Paimpol les vestiges du Wern, tout en restant le témoin d'un passé douloureux, pourraient « subir » une métamorphose valorisante. Dans ce « poumon vert » entre le port de Paimpol et le Trieux, la proximité (et même la superposition partielle) du camp et de la « motte castrale en zone humide » fait du Wern un emplacement privilégié pour un aménagement où pourraient être pratiquées des activités variées : touristiques, ludiques, récréatives, pédagogiques et culturelles. Le défi est à relever.

J.D.-Bevan e Plounez--janvier 2015

ANNEXE

La batterie de Plounez.

Elle fait partie du Mur de l'Atlantique, système de défense côtière voulu par la Wermacht dès le mois de mars 1942. Son nom allemand est EISENBAHN-BATTERIE 532. C'est la plus grosse batterie lourde de la Bretagne nord.

Les effectifs : un commandant, 3 officiers, 198 sous-officiers et hommes de troupe

Les canons : 4 canons de 203 mm, d'un poids de plus de 80 tonnes chacun, pouvant tirer un obus de 122kg par minute à une distance maximale de 36400 m. La vitesse initiale de l'obus est de 925m/s. Ces canons devaient être remplacés par de plus performants, croisant le feu avec ceux installés sur les îles anglo-normande.

D'après : *G.E.R.F.A.U.T*, Plérin, (brochure de 36 pages, non datée)

La libération : que s'est-il passé entre le 4 août (fausse libération de Plounez) et le 17 août (la vraie libération)?

On se trouve dans une période d'incertitude dont on ne sait quand ni comment elle va finir, bien que l'on sache la partie perdue pour les Allemands retranchés dans leur camp. Au sol, les patriotes harcèlent sans relâche les Allemands. Dans les airs, l'aviation alliée bombarde et mitraille le camp quotidiennement. La population vit dans l'angoisse, redoutant à la fois les représailles des Allemands (le 6 août, par ex. les Allemands vont tenter une sortie vers Kerfot ou Plourivo) et les erreurs de tir de l'aviation alliée ou les bombes perdues. Les questions lancinantes sont : « Où sont les Américains et quand vont-ils intervenir? »

Ce que l'on sait maintenant, c'est qu'après le 8 août 1944, le colonel Eon, chef des FFI obtient du général américain Troy H. Middleton installé à Loudéac l'ordre de faire libérer les zones côtières nord occupées par les Allemands. Le 10 août, le général Middleton confie au général Earnest, commandant la TF« A » [la Force d'intervention américaine] qui est arrivée à proximité de Brest, la mission de nettoyer les plages de la côte nord. Le général fait immédiatement demi-tour et, avec le soutien de l'aviation qui neutralise les installations militaires allemandes dont les canons de Plounez, libère Saint-Michel-en-Grève, puis Lannion-Tréguier (le 14 août), Lézardrieux (le 15), Pleubian (le 16 dans la journée), Plounez (le 16 au soir) et Guilben (le 17 août vers midi).

Journal des opérations de la TFA et Hors -Série des Cahiers de la Presqu'île Crec'h-Maout 1944

Pourquoi les Allemands ne se sont-ils pas rendus aux FFI ?

Si les secteurs de Guingamp-Lanvollon-Bégard ont pu être libérés par les seuls maquisards, l'intervention américaine est nécessaire pour les places fortifiées de la côte : Lézardrieux, Pleubian,

l'Île-à-Bois, l'Arcouest, Plounez, Paimpol, Guilben. Or, les Allemands refusent de se rendre aux FFI qu'ils qualifient de terroristes et ne veulent se rendre qu'aux Américains, qui sont encore loin, du côté de Brest ! Des jours et des jours passent donc dans l'attente de leur arrivée. Le moment venu, l'intervention des résistants est cependant importante grâce à la connaissance précise qu'ils ont du terrain, des positions allemandes, des voies d'accès, et grâce à leur expérience de la « guérilla » dans ce pays de bocage.

D'après : *la Presse d'Armor* 11 août 1984 et témoignages divers

L'assaut sur Plounez et la reddition du camp.

Le mercredi 16 août 1944, une partie de la TFA reste à l'ouest du Trieux pour sécuriser Pleubian et l'Île-à-Bois, tandis que l'autre s'emploie à sécuriser le passage sur le Trieux et à établir une ligne qui s'étend de Pontrieux à Pléhédél pour couper toute possibilité de retraite à l'ennemi.

Voici, d'après le Journal des Opérations de la TFA comment est survenue la reddition allemande :

« L'assaut sur le secteur de Paimpol est prévu pour le lendemain 17 août, mais considérant l'avance sans rencontrer de résistance contre une position fortement armée tenue par l'ennemi à l'ouest (*sic, en fait : sud-est*) de Plounez, la décision est prise d'attaquer en fin d'après-midi ce 16 août.

A 17h30, des éléments de la TFA sont engagés sur le flanc ouest du dispositif. La position de Plounez s'effondre rapidement et 100 prisonniers sont capturés.

Jeudi 17 août 1944 : les opérations du 17 août sont de l'ordre du nettoyage et la seule résistance, légère, se rencontre sur un secteur allant de Paimpol jusqu'à la pointe de Guilben, à l'est. Ce 17 août, pour midi, il n'y a plus de résistance armée dans le secteur de Paimpol.

Il est évident que les militaires ennemis n'ont plus aucun moral car une défense beaucoup plus opiniâtre était possible. Environ 300 lanceurs de fusées, tous chargés, étaient implantés dans les bois autour de Paimpol mais n'ont pas été tirés et ont été laissés sans protection en attendant d'être saisis.

Dans la Task Force, il y a eu pour les 16 et 17 août, un tué et 20 blessés, tandis que 231 prisonniers ont été capturés dans le secteur de Plounez-Paimpol.»

extrait de : *Operations of TASK FORCE « A » in the Brittany Peninsula
1 August to 22 september 1944, (pages 10 et 11)*

Parmi tous les souvenirs et témoignages recueillis depuis plus de 30 ans maintenant sur la vie quotidienne à Plounez pendant l'occupation et à la Libération, seuls ont été retenus, pour cet article, ceux qui concernent les abords du « camp allemand ».

REMERCIEMENTS : Mlle André (secrétaire de mairie) (+), M et Mme P. Beauverger (Kergoniou), M. A. Berthet, Mme S. Bocher (Landouézec), Mme R. Boubennec, Mme Fr. Charlès, Mme A. Collet (+), Mme A. Connan, Mme J. Dauphin (Penvern) (+), M. J. Fraval (+), Mme M. Fretté (+), M. P. Fretté, M. et Mme Henry Conan (+), M. I. Gourhan, Mme J. Guédé, M. Albert Henry (+), M. Albert Henry, Mme Jeanne Henry, Mme L. Henry (Le Wern) (+), M et Mme A. Henry (Kergoniou), M. Joseph Henry (Kergoat) (+) Mme M. Henry [*Marie Veï*] (+), M. Fr. Jacob (bourg), M. J. Jacob (Croix Barillet), M. I. Lasbleiz, M. J. Le Calvez (Kereïs), Mme A. Le Calvez (Kereïs-Kergrist), M. et Mme Fr. Le Chevert (Kergrist), M. l'abbé Le Gallou (vicaire à Plounez) (+), Mlle Le Goff (institutrice publique) (+), M. Y. Le Hégarat (Kernuet), Mme S. Le Henry (Kerjicquel), M. H. Le Moullec, M. J. Le Meur, M. L. Le Page (Kerbiguet), M. J. Le Roux (Penvern) (+), M. J.Y. Le Roux, M. A. Mercier, M et Mme R. Mével (Penvern), M et Mme P.Ollivier (Kernuet-Kerity), M. F. Péron (La chapelle-Neuve), M. Y. Péron (Goasmeur), Mme R. Pochard, M. G. Prével,(+).

Crédit illustrations : Mme J. Dauphin (+), Mme Y. Conan, M. A. Le Bars, M. M. Dumas, Mme. R. Jacob, M. J. Fraval (+), M. R. Richard (+), l'association GERFAUT, le SHD de Brest. Autres documents et plans : J.D.

L'annexe permet d'apporter des précisions et de resituer les événements dans leur contexte grâce à des documents d'archives ou des articles. Les références sont données après chaque emprunt .

Merci de signaler toute erreur ou tout oubli.. Contacter bevaneprounez.info@orange.fr